

Préface

Il n'y a pas eu Lulu souriante et pleine de vie, et Lulu tout à coup couverte d'hématomes. Je n'ai pas déposé un matin ma maman en pleine forme pour la récupérer le soir même maltraitée. Orpea n'est pas un agresseur de ruelle obscure. Tout ça est plus insidieux, et si j'avais su la fin avant le début, jamais je n'aurais laissé ma mère seule. Le manque de respect de l'intégrité des personnes âgées est un système bien rodé qui découle d'un processus complexe. Dans ce tourbillon de déshumanisation, se perd un personnel qui aimerait prendre soin des familles à qui l'on ment et des anciens à qui l'on vole une dignité qu'ils ont passé une vie à tenter de conserver. On m'a enlevé ma mère par petits morceaux et on a fait en sorte que je ne voie rien venir. Je comprends qu'on puisse penser qu'aux premiers signes de mauvais traite-

ment, les familles auraient dû retirer leurs parents. Tout comme au premier coup dans un couple. Mais si des dizaines de fratries se sont laissé bernier, c'est qu'il y a une raison. Elles ont été baladées de « tout va bien » en « nous pouvons vous expliquer » et le confinement n'a rien arrangé. Je m'appelle Anne et je vais tout vous raconter.

Lucette, ma mère, Lulu

J'ai toujours été très fusionnelle avec ma mère, de ces relations intenses basées sur une confiance sans failles et des promesses à la pelle. Il faut dire que ma mère, Lucette, que tout son petit monde appelait Lulu, était un sacré personnage. Lulu, c'était quelqu'un ! Jeune, elle portait les combats de ceux et celles qui ne pouvaient pas batailler seuls. Lucette, en pleine possession de ses moyens, c'était quelque chose et surtout quelqu'un. Jamais elle n'avait envisagé ni accepté d'être une victime, et c'est ce qu'elle est devenue. En témoignant aujourd'hui, je veux parler de ce qui lui est arrivé, mais aussi d'elle parce que ma mère n'est pas simplement un numéro de résidente Orpea. Avant tout ça, avant de souffrir autant, avant de perdre ses forces, avant qu'on ne

les lui vole, elle a été un être débordant d'entrain et de puissance. Lucette est née le 17 janvier 1931 à Oyré, dans un petit village de la Vienne. Son père Auguste était un solide gaillard, au caractère bien trempé et aux grands yeux bleus. Je ne l'ai vu que sur quelques photos, il est décédé bien avant ma naissance. Auguste était ouvrier agricole, et le mari pas toujours très tendre, mais tout de même respectueux d'Armance, ma grand-mère. Je pense que la tendresse à cette époque appartenait à la poésie et avait peu de place dans la réalité de la vie de mes grands-parents. J'ai connu la maman de Lucette, bien qu'elle soit morte quand j'étais enfant. Elle revêtait toujours une robe noire et relevait ses cheveux très blancs en un chignon impeccable. Au décès de son mari, elle a décidé de porter le deuil jusqu'à la fin de ses jours. Elle me faisait rire et, déjà petite, je pensais qu'il allait falloir que je sois à la hauteur de ces deux femmes.

Ma mère était une enfant qui apprenait très bien à l'école, assez douée pour beaucoup de choses et plus ingénieuse que la moyenne. Elle écrivait et dessinait très bien, elle était pourvue d'un solide bon sens qui l'a guidée tout au long de sa vie et qu'elle considérait comme de l'intelligence. Après la classe, à l'instar de beaucoup de gamins à la campagne et à cette époque, elle allait garder les vaches, elle n'aimait

pas trop ça et aurait préféré étudier un peu plus. Mais ses frères et sœurs n'ayant pas fait d'études, pour Auguste, il n'était pas concevable que Lucette ait un traitement différent. Bien que l'institutrice soit venue les voir pour leur dire que « Lucette pourrait aller loin ». Loin, elle aurait aimé y aller, quand quelques années plus tard, à l'issue de son apprentissage de modiste, un représentant lui a proposé de venir travailler à Paris, au Bon Marché... Mais là encore, pas question de la laisser partir. Elle resta donc à Poitiers, modiste à la Maison Dussurget, rue de la Regratterie. Ma mère adorait faire et vendre des chapeaux aux grandes dames de la bourgeoisie locale, sans jamais les envier, j'en suis certaine. Je suis tellement fière de voir ses créations. Rapidement, ma mère a été très courtisée. Comme elle adorait coudre et créer, elle était toujours bien habillée et très bien coiffée. Pour que ses cheveux restent impeccables, ses copines et elle utilisaient de l'eau sucrée en guise de laque. Et quand elle ne pouvait pas s'acheter des bas qui avaient cette belle couture qui descendait le long de la jambe, elle la dessinait. Elle aimait bien me raconter cette époque de sa vie et je prenais beaucoup de plaisir à l'écouter. Avant de céder au charme, aux charmes de mon père, ma mère a fréquenté un jeune homme qui était coureur cycliste, un peu la star locale. Mais... il s'est trouvé

qu'il était un piètre danseur et beaucoup moins drôle que Claude, mon père (à ne pas confondre avec son frère jumeau Jean, mon « tonton le même »). C'était une sorte de croisement entre Jean Lefebvre et Jean-Paul Belmondo, et une des personnes les plus gentilles que la terre ait portée. Leur idylle a bien commencé, mais mon papa abritait un démon, l'alcool. Et c'est toujours très digne que Lulu nous a raconté leurs heures sombres. Lucette a surmonté cette période avec courage, et elle l'évoquait sans rancœur. Elle n'a pas tourné le dos à mon père, elle l'a soutenu envers et contre tout et tous. Elle avait été séduite par ses talents de danseur. Elle avait rapidement compris que, des deux, Claude était le jumeau pas sage. Celui qui allait se montrer de bal en bal, un brin frimeur. Il disait qu'il faisait l'artiste. Il avait cet humour inné qui avait ensorcelé ma mère. Un jour, il lui avait demandé de venir le voir jouer au football. Comme il était moins obéissant que ses coéquipiers, il était gardien. Pendant le match, il a encaissé une dizaine de buts ! Il a bien sûr expliqué qu'il ne pouvait pas tout faire, regarder le ballon ou ma mère. J'aime me souvenir du rire de mes parents quand ils racontaient cette anecdote ; ils s'amusait beaucoup. Je peux dire sans mentir qu'ils étaient un peu rock'n'roll, mes parents. Mon père plus que ma mère d'ailleurs, qui préférait en plaisanter. Elle

savait relater avec humour, par exemple, la fois où il a vendu un objet qui lui appartenait à elle pour s'acheter la moto de ses rêves. Qui, certes, leur a servi à partir en voyage de noces, mais tout de même. Non, la vie de Lulu n'a pas toujours été rose. Elle se devait d'être sérieuse pour deux. Même sa belle-famille l'encourageait à partir, parce que, disaient-ils, il allait mal finir. Sympa... Mais entre les deux jumeaux, celui impeccable sur les photos et celui au col un peu de travers et à la chemise mal mise, ma mère avait fait son choix. Les gens lisses sont rarement les plus séduisants et Lucette a toujours été une femme de caractère. N'empêche. Rapidement après leur mariage (pendant lequel Lucette portait une robe en satin broché ivoire magnifique), et peu de temps après la naissance de mon frère, il a fallu faire face aux réalités et aux conséquences que la consommation d'alcool avait dans le foyer. Mon père savait qu'il buvait trop. Alors il s'est fait soigner, comme on dit... À l'époque, faire une cure de désintoxication revenait ni plus ni moins à se faire interner en psychiatrie. La première tentative fut un échec. Mon père s'est échappé. Pendant ce temps-là, ma mère travaillait et s'occupait de mon frère. Je me souviens de sa voix quand elle me racontait qu'elle mangeait un sandwich en se retenant de pleurer pendant sa pause déjeuner, à Poitiers. Deuxième

cure, deuxième échec. Ma mère me confia un jour qu'elle était allée jusqu'à monter l'escalier du Palais de Justice pour aller chercher des renseignements pour un divorce qu'elle avait envisagé, un jour où les larmes avaient coulé un peu plus que la veille ; toute la famille de mon père l'y encourageait. Elle a fait demi-tour avant d'arriver tout en haut.

Quand ma mère déteste, c'est pour la vie, et quand elle aime aussi. Sans concession. Sans marche arrière. Entière. Ma mère a donc soutenu mon père, elle s'est battue non pas à ses côtés, mais elle s'est battue pour lui et à sa place, contre vents et marées, et a essuyé d'un revers de la main, main bien courageuse, tous les bons conseils de sa belle-famille. Quand mon père évoquait cette période, son visage perdait ce petit sourire en coin qu'il avait habituellement. Il savait et disait haut et fort que ma mère était la seule à l'avoir sauvé. De cette lutte sans trêve qui a duré des années, Lucette a toujours dit que c'était normal, son rôle, ce qu'elle devait faire. Je n'ai jamais eu de problème avec ce côté sombre de mon père et, du plus profond de mon cœur, est née une grande fierté pour ma mère et aussi pour mon père. Ce que je n'ai pas manqué de leur dire, adolescente. Pour Lucette, il n'y avait pas de quoi. Elle avait fait son devoir. Il faut donc comprendre que, pour elle, se battre, c'est la norme. Ni plus ni moins.

Mon père enfin guéri, la vie de la famille Peignelin est devenue plus douce. Après cette période sombre, mon père ne boira plus jamais une goutte d'alcool. Trois ans après leur mariage, Lucette et Claude ont accueilli François, le premier avril 1954. Bébé bien portant au début puis assez fragile (oreilles, tympan, ventre), mais toujours très sage, ce qui avait grandement surpris ma mère étant donné le caractère fougueux de ses deux parents. Et début 1969, Lulu tombe de nouveau enceinte, je suis en route pour la vie. Quinze ans après mon frère. Personne n'était prêt à ma venue, mais ils m'ont tous tant aimée... Mes parents ont été fous de moi, tout de suite. Ma grand-mère a déclaré que je serais le bâton de vieillesse de ma mère et que j'allais la maintenir jeune : premier défi, retenir le temps qui passe ! Ma mère a arrêté de travailler pour s'occuper de moi. J'ai toujours entendu cette histoire, ce qui déjà, l'air de rien, a mis une jolie pression sur mes épaules. Ni désirée ni attendue, mais tellement choyée : le challenge est considérable. C'était le début d'un combat : ne jamais décevoir ! Il fallait que je sois à la hauteur de tout ça... quoi qu'il m'en coûte. Je me suis donc appliquée à être bonne élève, à être rigolote, gentille, à ne jamais faillir. L'objectif était simple : arriver à être, à rester la fierté de mes parents. Mon père trouvait que j'étais la plus belle, ma mère, que j'étais

la plus forte. On m'associait plus à un petit bulldozer qu'aux héroïnes de la Bibliothèque rose. Mes parents avaient un magasin d'antiquités à Royan, où ma mère et moi rejoignons mon père tous les week-ends et à chaque période de vacances scolaires. J'ai donc des souvenirs d'enfance faits de plage, de glace au citron, de pains au sucre, de skate-board et de Club Mickey sur la Grande Plage de Royan. Mon maître-nageur possédait une Matra Bagheera avec trois places à l'avant ! Il y avait toujours des copines de mon frère pour venir me garder, ou bien mes cousines à qui parfois j'en faisais voir de toutes les couleurs... Je n'étais pas vraiment du genre à rester en place et je savais que j'avais un rôle important à jouer au sein de la famille. Parce qu'après tout, vu que j'étais là, il fallait absolument que je prouve que je valais le coup ! Je ne suis jamais allée vers la facilité, comme si je ressentais, de manière très inconsciente, le besoin de montrer de quoi j'étais capable. Je voulais être comme ma mère. Mais rien de tout cela n'était chagrin, la vie était très joyeuse. J'ai donc reçu de ma mère, dès ma naissance, une charge et un poids à porter, poids aussi lourd que son amour pour moi était puissant. Ce poids a disparu dans la souffrance à son décès.

Ma vie a donc, sans surprise, été jalonnée par toutes sortes de défis, et quand la vie ne se chargeait

pas de me mettre à l'épreuve, je savais très bien m'en créer une, toute seule comme une grande, et force est de constater que c'est un véritable talent chez moi. Même pas peur et trop forte.

Grandir avec Lucette a été un bonheur immense, mais cette pression pour être une fille à sa hauteur m'a poussée parfois à faire de mauvais choix, à jouer le rôle de celle qu'ils semblaient tous vouloir que je sois. Ainsi, j'ai quitté la France pour les États-Unis, loin de mon cocon, de ma famille, de ma chambre, de mes affaires. J'avais la trouille au ventre et j'écoutais mes proches dire que c'était tout moi. Personne n'a été ni surpris ni inquiet, sauf moi. Je suis partie terrorisée, sans doute pour me prouver quelque chose, peut-être que j'étais forte comme ma mère. Car, oui, vous l'avez compris, Lucette était forte, mais également très sensible. Ce qu'elle camouflait à merveille, sauf avec moi. Par exemple, elle n'hésitait pas à me dire que mon choix d'habiter à Paris depuis vingt-cinq ans maintenant la faisait souffrir parce qu'on ne se voyait pas assez, parce que la confiance fait sauter la barrière de la pudeur. Avec le reste du monde, Lucette pratiquait le « faire genre », que j'ai repris d'elle. Ce trait de caractère aura son importance dans ce qui fut sa fin de vie. Lucette a toujours porté une carapace.

Voilà, je suis Anne, la fille de Claude et de Lulu. La fille aux yeux d'un drôle de vert, qu'on remarque

très souvent. Et, chaque fois qu'on me complimente sur la couleur de mes yeux, je pense à Lulu, parce qu'elle avait exactement les mêmes.

Bien, il ne s'agissait pas d'un début de saga de la famille Peignelin, mais plutôt d'un planter de décor, clairement nécessaire pour la suite. J'ai vraiment besoin qu'au fil des mots le portrait de ma mère soit toujours là et que ses traits s'affinent. J'ai envie qu'elle soit présente. J'ai envie qu'on entende sa voix dans les mots que j'écris. C'est important.

Quand tout a basculé

Ma mère est arrivée à Saint-Georges en 1932, elle avait un an. Quand elle a dû quitter cet endroit, le 29 janvier 2020, ce fut un séisme. Elle a laissé le village, sa maison, ses meubles, toute sa vie.

Ces quinze dernières années, ma mère était contrainte, c'est le mot, à se déplacer assise sur un fauteuil roulant, ses jambes ne la portaient plus et son dos était trop faible et douloureux.

En revanche, elle gérait son intérieur, ses repas, son linge, à son rythme. Son lit était toujours fait, elle arrivait à passer le balai, faire sa vaisselle, sa toilette. Même si tout lui prenait beaucoup de temps, elle me disait qu'elle n'avait rien d'autre à faire et qu'il fallait bien s'occuper.